

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 14 JANVIER 1899.

No. 204

SOMMAIRE :

Benoit Bastien, *Vieux-Rouge* — Laurier et Tarte, *Libéral* — Les exemptions de taxes, *Civis* — Pot pourri, *Cocardasse* — La foi perdue, *Robert de Catalogne* — La dogmatique de l'amour *Georges Montorgueil* — Quelques preuves, *M. Dumoulin* — De Shang-hai à Ceylan, *Leon de Tinsieau*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

BENOIT BASTIEN

Par sa remarquable conférence de décembre dernier, devant le club Letellier, M. Cléophas Beausoleil ne se faisait pas seulement l'historien lumineux d'une importante évolution d'un parti politique: il mettait aussi sous les yeux de la génération venue après, les titres et les mérites d'une pléiade d'hommes dont les procédés et l'abnégation ont formé un bien profond contraste avec les allures de ceux qui ont bénéficié de leur œuvre, en la gâtant.

Plusieurs de ces pionniers du vrai nationalisme sont morts ou rentrés dans la vie privée. C'est un de ces derniers que nous voulons biographier aujourd'hui: Benoit Bastien, lequel, nous dit M. Beausoleil, était avec L. O. Loranger, l'homme le plus intelligent, le plus actif, le plus populaire de cette époque.



Il naquit à Saint-Benoit, comté des Deux-Montagnes, le 21 novembre 1827.

On lui donna ce nom patronymique parce qu'il fut le premier enfant à étrenner les fonts baptismaux de cette paroisse. Il eut pour père Noël Bastien et pour mère Marguerite Charlebois.

Sa première enfance s'écoula au milieu des événements qui aboutirent à la rébellion, et ce, dans une région où le patriotisme n'était pas un vain mot. Chaque jour il put voir, d'un côté, les agissements des bureaucrates, et, de l'autre, les germes de la résistance. Il fut pour ainsi dire élevé à l'école de la revanche dont parlèrent, d'abord tout bas, puis au bruit de la fusillade, tous ceux qui l'entouraient. Aussi, il n'est pas étonnant de retrouver, par la suite et sans cesse, dans Benoit Bastien l'amour national soutenu par un courage qui ne s'est jamais démenti.

Une anecdote prouvera que pour lui aussi la valeur n'attendit pas le nombre des années.

En 1837, son père qui était allé résider à Ste-Scholastique, avait été un des premiers à prendre les armes et à organiser les siens. Comme on le sait, les patriotes, mal armés, durent céder devant le nombre et se disperser. Alors les *brulots* de Colborne se livrèrent à la plus agréable partie de leur tâche. Ce ne fut que pillage et dévastation ; la torche incendiaire fut promenée sur le long et le large, et on ne fut pas éloigné de voir, au Canada, une seconde édition des ignominies qui marquèrent, en 1814, l'invasion de la France par les Alliés.

Les soldats anglais étaient rendus à Ste-Scholastique. Ils en voulaient tout particulièrement au père de Benoit Bastien. Sa maison leur fut désignée, mais ils n'y trouvèrent que l'enfant.

— Où est ton père, lui demanda le chef du peloton.

— Il est allé se battre à St-Eustache.

— N'as-tu pas peur des soldats ?

— Non, un patriote n'a jamais peur des soldats, répondit crânement Benoit.

L'Anglais ne put s'empêcher d'admirer cette bravoure si candide et si décidée. Il commanda à ses gens de respecter l'immeuble du patriote Bastien ; il alla plus loin : il fit remettre le butin qui venait d'être cueilli et, sans doute, parla souvent du petit patriote qui lui avait donné la réplique à Ste-Scholastique.

A l'âge de quatorze ans, il s'en alla à Montréal apprendre le métier de charpentier. Plus tard, les voyages "par en haut" l'attirèrent et il se mit à faire le commerce parmi les hommes de chantier. A cette époque le commerce de bois prenait un essor immense, et, avec la traite chez les Indiens, constituait le Yukon du jour. Mais ce n'était pas tout le monde qui avait la force physique, l'endurance, le courage pour s'y lancer. Beaucoup y ont laissé leurs os. M. Bastien, lui, sortit de ce commerce avec un décuplement de santé et déjà en suffisante possession des faveurs de la fortune pour pouvoir se lancer dans les grandes entreprises auxquelles il a attaché son nom. Mais n'allons pas trop vite ; ouvrons ici une parenthèse qui ne manquera pas d'offrir de l'intérêt.

C'est sous le commandement du célèbre Montferrand que M. Bastien fit quelques-uns de ses voyages dans les Hauts. Nul n'a mieux connu que lui l'athlète redoutable : aussi quand Montpetit et Sulte ont entrepris un récit de ses hauts faits, se sont-ils souvent adressé à M. Bastien.

En ce temps-là, nos compatriotes

étaient souvent obligés de faire valoir leur droits au bout du poing. Ce procédé n'avait pas alors le cachet d'aujourd'hui. Le choix des moyens était très limité et les tentations étaient aussi nombreuses que légitimes.

Un jour, il y avait élection à Montréal. Le meneur en chef candidat anti-canadien était le distillateur Mo'son, le même qui s'était vanté de pouvoir se faire suivre par tous les Canadiens "avec un torchon trempé dans le wiskey." Lui et les siens se mirent en tête d'empêcher les nôtres d'entrer dans certain poll. La nouvelle parvint aux oreilles de M. Bastien et du brave Marcotte. Tous deux se portèrent vers le poll, tombèrent à bras raccourcis sur les *Brittons* et mirent le poll sous leur protectorat. La "troupe anglaise," comme on disait, fut appelée par Molson et priée de déloger les deux Canadiens: mais les militaires restèrent neutres, contemplant, avec une admiration très visible, le désarroi infligé par nos deux Canadiens à une centaine de fanatiques.

Toujours à la même époque, il n'y avait que fort peu ou point de services municipaux organisés à Montréal. Celui du feu reposait sur la bonne volonté de quelques citoyens. Or, à l'âge de 25 ans, on trouve M. Bastien capitaine de pompiers volontaires, charge qui lui rapportait \$32.00 . . . par année et demandait des sacrifices sans nombre. Lors du grand incendie de 1852 il se distingua tout particulièrement.

Dès ce temps-là, aussi, il donna l'exemple à ses compatriote en entrant dans la milice, qu'on laissait bénévolement aux mains des Anglais; il devint lieutenant sous le capitaine Irvine.

Puis il prouva plus que jamais qu'il

était un vrai Canadien de la bonne souche en ayant de son mariage avec Martine Lacasse 12 enfants dont 11 vivants. Les petits-enfants sont au nombre de 46 et leur grand'maman jouit d'une telle santé, qu'elle ne désespère pas d'en voir quelques-uns d'eux ajouter d'autres rameaux à l'arbre.

C'est à 24 ans que M. Bastien est devenu entrepreneur. Il a été le constructeur attitré de l'Hôtel Dieu et du Séminaire de Montréal. Pendant 25 ans il entreprit seul et se retira riche de \$100,000. Soudain la nostalgie des affaires s'en empara et il succomba aux attraites du commerce de bois. La période des mauvaises années — qui était générale sur le continent américain — l'eut pour une de ses victimes. Il perdit tout, oui, tout, excepté ce qu'un Benoit Bastien ne perd jamais: l'énergie, le sang-froid et le courage. Il recommença humblement l'édifice, élargit graduellement son champ d'action qui n'en menait pas large au début; puis, un bon jour, se trouva plus riche, plus puissant et plus admiré que jamais. N'est-ce pas là un de ces faits qui peignent bien, sans autre démonstration, l'homme qui en est l'auteur?

Aujourd'hui la société Bastien & Valiquette est une véritable institution métropolitaine; ses travaux de voirie, pour ne parler que de ceux-là, marquent toute une étape dans la marche des municipalités adjacentes. M. Trelle Bastien, le fils, membre de cette société compte aujourd'hui au nombre de nos industriels les plus clairvoyants et les plus heureux.

:

M. Bastien a bâti la première maison du village St-Jean Baptiste et a été pen-

dant 12 ans conseiller à Mile-End. En 1860 le quartier St-Jacques l'envoya siéger à l'hôtel-de ville ; il y resta jusqu'en 1877, allant cette année-là résider à St-Vincent-de-Paul, Laval. La société d'agriculture de ce comté le préféra comme président à l'hon Aldéric Ouimet.

A deux reprises différentes, il a posé sa candidature contre l'hon P. E. Leblanc.

Jusqu'en 1872, il appartint au parti conservateur. Lors du mouvement national, si bien expliqué l'autre soir par M. Beausoleil, il en fut. Il mit au succès de cette formation l'entrain et la dextérité qui lui sont coutumiers. Avec M. L. O. Loranger, il représentait le large élément du parti conservateur que révoltaient l'autoritarisme et les tendances de Sir John. Le mouvement contribua énormément à préserver le parti libéral de certaines propensions au radicalisme et, aussi, au socialisme mal dégrossi ; il força Sir John à faire pattes de velours — ce qui était déjà un gain ; — mais ses auteurs furent payés pour la plupart, par de l'ingratitude, cette monnaie courante de la politique. M. Bastien se tut, ne montra aucune rancune, ne sollicita ni faveur, ni honneur, même quand ce furent ses amis intimes qui tinrent la quenouille d'abondance. On se le rappelle : feu Mercier n'aimait rien tant qu'à aller passer ses dimanches auprès de son "ami Bastien ;" de le consulter ouvertement ; d'en appeler à son expérience et de lui parler de ses rêves d'avenir. Quand il prit le pouvoir, qui, moins que M. Bastien en appela à leur vieille amitié ?

M. Bastien a rarement trouvé son maître comme organisateur et comme orateur populaire. Certains de ses succès sont entrés dans le domaine de la légende. Il sa-

vait parler au cœur du peuple, réveiller la bonne fibre, provoquer un grand mouvement.

Lors de la fameuse élection échevinale entre M. Cléophas Beausoleil et Louis Allard, dans le quartier St-Jacques, élection qui prit des proportions historiques, il fut l'âme de la lutte, l'organisateur de la victoire. M. Beausoleil s'est toujours plu à lui en rendre publiquement et privément l'élogieux témoignage.

Il en fut de même pour M. L. O. Loranger — maintenant juge — quand il brigua les suffrages dans le quartier St-Louis et dans le comté Laval.

Aujourd'hui M. Bastien est en dehors du tourbillon politique et municipal. En prenant un repos bien gagné et en reportant sa pensée sur la route parcourue, il lui arrive sans doute d'établir une comparaison entre les hommes de son temps et ceux du jour présent. S'il lui vient aux lèvres un sourire moqueur, nous ne sommes pas de ceux qui n'en comprennent ni la signification ni la raison d'être ; mais qu'il nous permette de lui dire que si la génération actuelle laisse trop s'éteindre les grands sentiments d'autrefois, elle contient beaucoup de gens auxquels le récit d'une vie honorable et bien remplie comme la sienne donnera de l'émulation aux solennelles heures d'urgence nationale.

VIEUX-ROUGE.

LES PARENTS PREVOYANTS

Ne doivent jamais rertter indifférents quand ils voient tousser leurs enfants. Dès les premières atteintes du mal, ils doivent le combattent par le BAUME RHUMAL.

TARTE ET LAURIER

En venant à Montréal à l'instance de M. le sénateur Dandurand, l'hon M. Laurier a cru faire un coup d'Etat. Le fait est que M. Tarte s'est donné du mal dans la circonstance pour démontrer le succès qu'il remportait auprès de celui qu'il appelle son chef et le plus grand des Canadiens, en attendant qu'il le trahisse comme il a fait de Langevin et de Chapleau.

Mais l'impression dans le public est loin de justifier cette démarche. Au lendemain de la lettre de M. Laurier à M. Dandurand au sujet de la révolte des clubs libéraux, M. Ellis, un vétéran de l'armée libérale dans le Nouveau-Brunswick, déclarait dans son journal qu'elle était destinée à accentuer les divisions au sein du parti libéral. La manifestation au Monument National, organisée par ceux qui profitent du Tartisme, a confirmé cette impression parmi les libéraux bien pensant.

Il n'est pas besoin d'être très perspicace pour trouver la raison de cette attitude de ceux qui ont porté M. Laurier au pouvoir. Le discours du premier ministre même suffit pour justifier l'assertion que le parti libéral — ce parti aux principes immuables si toutefois on accepte ce que ses chefs disaient autrefois — est devenu un parti hybride à tel point que M. Laurier s'est qualifié de conservateur sous certains rapports.

Or, étant donné l'état de nos mœurs politiques, un parti hybride — cela s'appelle aussi un parti modéré ou un parti de conciliation — est un parti qui s'offre à l'enchère. M. Laurier, flanqué de M. Fielding, a donné sa sanction à la doctrine que "eternal vigilance is the price of protection," ce qui veut dire dans toutes les langues du monde que les manufacturiers qui sauront souscrire seront protégés. Il a sanctionné la doctrine de Tarte qui veut que la dépense augmente en même temps que la dette publique. Il a sanctionné la doctrine de Sifton dont les succès au Yukon font l'admiration du monde entier. Il a sanctionné le coup du Drummond qui fait tant d'honneur à son ministre des chemins de fer, M. Blair. Il a approuvé la politique impérialiste de Mulock, dont le principal effet

sera de permettre aux messieurs qui ont affaire en Afrique ou en Australie d'envoyer leurs lettres pour deux sous aux dépens des contribuables canadiens.

En somme il a approuvé et sanctionné, de sa haute autorité, tout ce qui pouvait se trouver de contraire aux anciennes doctrines libérales, lesquelles trouvaient un si éloquent interprète par sa bouche.

Ce n'est pas une surprise pour nous. Du moment que M. Laurier accordait sa confiance à des ministres arrivés d'hier dans le parti libéral et décidés à y importer un nouvel ordre d'idées, les choses devaient se passer ainsi.

Mais l'électorat libéral n'entend pas être "parqué dans divers "enclos" comme certain bétail dont on a parlé. L'échéance se présentant, il préférera des adversaires francs à des gens qui arrivent au pouvoir sous de faux prétextes et qui se moquent de lui ensuite.

A bon entendeur salut!

LIBERAL.

UNE ECLIPSE

Le BAUME RHUMAL par ses qualités et par l'importance de sa consommation, eclipse totalement tous les remèdes qui se prétendent ses rivaux.

4

Les exemptions de taxes

Il paraît que la révision de la charte va coûter \$17.000. C'est un joli denier. Les contribuables de Montréal comptaient que pour ce montant ils auraient un projet de loi comprenant les réformes qu'ils reglèrent depuis longtemps.

Les résultats des travaux du conseil ne paraissent pas devoir justifier leurs espérances.

La motion de l'échevin Laporte concernant les exemptions de taxes, se prête spécialement à des difficultés d'interprétation. Il sera toujours difficile, par exemple de faire la distinction entre les revenus nécessaires pour la communauté canadienne et la part qui revient à la maison mère. Lorsqu'il s'agit d'un ordre dont le chef-lieu se

trouve en Europe, nous sommes portés à croire que cette clause a été insérée de concert avec l'autorité religieuse laquelle savait qu'on ne pouvait l'appliquer.

Ceci n'est qu'un des nombreux défauts que nous avons à rapprocher au projet de charte qui est devant la législature.

Comme il est entendu que chaque député a le droit de d'offrir des amendements à ce bill, nous nous réservons le droit de suivre les débats et de faire nos appréciations en temps et lieux.

CIVIS.

RIEN DE PLUS FACILE

C'est à cette saison de l'année que les rhumes sont plus à craindre. Avec le BAUME RHUMAL on s'en débarrasse facilement 1

POT-POURRI

L'autre soir le *Witness* nous apportait cet échange de lettres :

Montréal, 10 janvier 1899.

Rev. J. L. Morin

65, rue Hutchison, Montréal.

Monsieur,

J'apprends que M. Chiniquy est très malade et qu'il peut mourir bientôt. Quoiqu'il se soit séparé de nous, il y a longtemps, je ne puis oublier ce qu'il demeure toujours aux yeux de l'Église et je crois remplir un devoir de ma charge pastorale en vous écrivant que s'il désirait me voir je serais heureux de me rendre à son désir. Veuillez avoir la bonté de faire part au malade de ma demande et recevez l'expression de mes sentiments dévoués.

Paul, arch. de Montréal.

Voici la réponse faite à cette lettre de Mgr Bruchési :

Montréal, 10 janvier 1899.

171, rue Hutchison.

Monseigneur,

M. Morin, grippé et alité, me prie de vous écrire, vu qu'il ne peut le faire lui-même.

Il a été vivement touché, ainsi que sa famille, de l'intérêt que vous prenez au bien spirituel

de M. Chiniquy. Il apprécie hautement la chrétienne courtoisie de votre démarche.

J'ai l'honneur de vous transmettre aussi exactement que possible, la réponse de M. Chiniquy au désir que vous avez bien voulu exprimer et qui lui a été communiqué par la lecture de votre lettre :

"Je suis reconnaissant à l'archevêque, mais je me suis définitivement retiré de l'Église de Rome. Je suis parfaitement heureux dans la foi en Jésus-Christ. Dieu et Jésus me suffisent. J'aspire au moment du départ . . ."

Comme je lui demandais s'il ne serait pas heureux de vous voir dans le cas où il reviendrait à la santé : "Certainement, a-t-il dit, très heureux."

Cinq personnes, (parmi lesquelles la garde-malade et moi) ont entendu ces paroles, répétées distinctement une ou deux fois. Elles sont conformes d'ailleurs au testament religieux du malade et à toutes ses déclarations antérieures.

En remplissant le devoir de votre charge pastorale, Monseigneur, vous vous êtes acquis un titre de plus à notre respect. En retenant les convictions qu'il a embrassées il y a quarante ans, M. Chiniquy atteste la sincérité de sa foi. Il ne veut plus qu'invoquer la miséricorde du Souverain Juge devant lequel nous devons tous comparaître un jour.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

D. COUSSIRAT.

Il ne nous appartient pas de commenter ni la lettre de l'archevêque ni la réponse qu'elle a inspirée ; mais combien il est réconfortant de constater d'un côté, une intention si délicate et, de l'autre, cette sérénité que donnent la conviction et la sincérité. Tous deux, Mgr Bruchési et le Révérend M. Chiniquy, sont admirables.

Quoique l'on dise : celui qui croit ne doit jamais s'inquiéter du chemin qui doit le mener à la Sion suprême. Le Christ n'est pas l'apanage de celui-ci ou de celui-là, mais de l'homme qui aura su mieux comprendre et interpréter ses doctrines et ses volontés.

Nous lisons quelque part :

— On dit que la principale modification ap-

portée au bill d'Education consiste dans la suppression du poste de ministre de l'Instruction Publique. L'application de la loi restera aux mains du surintendant de l'Instruction publique.

C'est déjà un pas en arrière. De grâce M. Marchand, mettez l'administration de cet important département entre les mains de quelqu'un qui en soit directement responsable. Le Conseil a été jusqu'ici un empêchement ; le surintendant a été l'agent direct de ce Conseil. Ne pouvez-vous pas trouver mieux ?

Etes-vous libéral, oui ou non ?

* * *

Pour remplir les vides que l'inaction de ses ministres laisse partout visible le gouverneur Jetté a dans son "Discours au trône" tracé un éloge de feu Chapleau auquel M. Tarte nous avait quelque peu préparés. "Remarquable carrière ;" "homme d'Etat distingué ;" "personnalité éminemment sympathique." Tout cela est peut-être et même indubitablement vrai. VIEUX-ROUGE a été le premier à l'écrire dans nos colonnes. Mais ce qui est renversant, c'est que cela venant d'un de nos collaborateurs, on se recraît ; et aujourd'hui ces expressions se trouvent dans un document de haut officialisme et entreront dans les livres bleus. Qui expliquera ?

* * *

Dans ses célèbres *Guêpes*, Alphonse Karr disait qu'il y a trois manières d'agir en face d'un trou : de ne pas le boucher, de le boucher à demi ou de le boucher à net.

Or, notre excellent et philanthropique lieutenant-gouverneur Jetté, en face du vide que présentait le cauevas du Discours du Trône, s'est montré fort dextre. La matière première lui manquant, il a fort généreusement conseillé de mettre ceci :

Parmi les événements de l'année, qui vient de finir, je ne saurais passer sous silence, la réunion dans cette capitale, au mois d'août dernier de la Conférence internationale, chargée

d'harmoniser les rapports si nombreux, qui existent entre la population des Etats-Unis et la nôtre. La présence au milieu de nous, des hommes considérables à qui étaient confié ces négociations, graves et si délicates, a été un objet de satisfaction et même d'orgueil pour tous les citoyens de cette ville, en même temps qu'un hommage rendu à la plus ancienne des provinces fédérées. Je suis heureux de constater que l'accueil fait à nos hôtes distingués a démontré, une fois de plus, que l'antique réputation d'urbanité de la population de Québec est pleinement méritée.

Tout cela est fort bien, mais sera-ce une compensation pour ce que les vrais libéraux attendaient ?

* * *

Cette Conférence Internationale, qu'est-elle après tout ? se demandent les libéraux vrais, ceux dont nous sommes.

Est-ce un acheminement vers l'annexion qui couve dans nos cœurs, et que nos *leaders* semblent blaguer une fois en pinacle ?

N'est-ce qu'un truc pour avoir l'air d'être conséquents en laissant subsister la Protection ?

Ou n'est-ce qu'une autre physionomie des *sunny ways* ?

* * *

Nous ne voulons pas entraver la marche du gouvernement d'Ottawa qui se dit libéral, mais il semble que dans notre parti, comme dans les tragédies de Shakspeare, le personnage le plus génial cotoie de trop près la folie pure.

COCARDASSE.

On doit avoir grand soin

lorsqu'on part pour voyage

Mais surtout en hiver, par un temps glacial,

D'emporter avec soi, complément du bagage,

Un remède excellent :

c'est le BAUME RHUMAL

LA FOI PERDUE

A une époque où le réalisme prend des proportions fort grandes et conquiert la masse tout entière, il est curieux de constater la réaction qu'il produit dans les milieux intellectuels.

Il est loin le temps où Jean Richepin faisait suivre son nom de cette étrange profession : *Athée*, et d'une plume merveilleuse, écrivait les poèmes superbes, mais d'une violence et d'un irrespect visiblement voulus, qui composent son livre des " Blasphèmes ! " Aujourd'hui, un certain nombre d'écrivains semblent vouloir retourner à la foi abjurée ou simplement oubliée, et, si tous ne redeviennent pas de fervents catholiques comme M. François Coppée, si tous, peu épris du charme des cloîtres et gardant malgré tout l'amour de la célébrité, ne renouent pas à ce monde et ne prennent pas à la robe du trappeur, tout au moins, à l'exemple de Joris Karl Huysmans, pratiquent-ils volontiers un certain mysticisme, d'une orthodoxie douteuse, fait en grande partie de paganisme.

J'en sais qui, tourmentés par un irrésistible besoin de spiritualisme, versent même dans l'occultisme, selon Papus, en acceptant les théories du spiritisme d'Allan Kardec, si jolies et d'une morale si haute.

Et comme je les comprends ! et comme, moi aussi, je voudrais retrouver la ferveur de mon enfance, alors que, blond enfant de cœur, j'unissais ma voix fraîche et claire aux basses profondes des chantres assis dans leurs stalles de vieux chêne, dans la petite église de campagne pleine du parfum des roses qui s'épanouissaient sur l'autel de la Vierge — ou que acolyte attentif, je versais, dans le calice, le vin symbolique, faisait tinter la frêle sonnette annonciatrice du grand mystère de la transsubstantiation devant les fidèles courbaient la tête sur leur prie Dieu, ou bien encore balançais, aux jours de fêtes carillonnées, l'encensoir doré d'où montait, au contact des charbons ardents, le soufle bleu de l'encens ?

Avec quelle douceur je me souviens parfois des processions du Saint-Sacrement, quand notre théorie chantante se déroulait dans les

rués du village, dont les murs étaient tendus de draps blancs piqués de fleurs. Des fillettes vêtues de clair, avec des gestes harmonieux, jetaient sur le passage des pétales de roses qu'elles puisaient dans des corbeilles pendues à leur cou ; des cloches sonnaient, joyeuses, dans l'azur, et sur leurs portes, les vieillards tremblants s'agenouillaient quand, sous le dais, grave et imposant dans sa lourde chasuble de soie blanche où un agneau d'or était couché sur une croix, le vieux prêtre paraissait !

J'ai gardé de ce temps une impression ineffaçable et, lorsque je remonte le cours des années, c'est toujours ce tableau poétique que j'évoque et auquel je m'arrête malgré moi.

Rogations, par les matins de printemps, à travers les champs où pointait déjà la moisson future, pendant qu'en tête drelinguaient les deux sonnettes du bedeau et que des oiseaux chantaient dans le ciel ; saluts de carême où s'élevait la supplication liturgique du " Parce Domine ; " messe de minuit avec la crèche toute illuminée où l'enfant Jésus est étendu sur la paille entre le bœuf et l'âne qui se penchent au-dessus de lui et le réchauffent de leur haleine puissante, tout défile devant moi, tout, jusqu'à ces escapades que nous faisons dans le clocher, au milieu du vol des chats-huants, pour voir les cloches dans leur grande robe de bronze ! jusqu'à cette vieille coutume, peut-être abolie aujourd'hui, suivant laquelle, le vendredi-saint, alors que les cloches d'après une belle légende, étaient parties à Rome, nous allions chercher les œufs de Pâques chez les gens de la paroisse, en psalmodiant le " Crux Ave " avec accompagnement de claquoirs !

Hélas ! tout cela est bien loin, et ces croyances de mon enfance se sont envolées pour jamais.

J'ai perdu l'innocence puérile de mon âme, et, pour avoir vu de quel fragile limon étaient bâtis les prêtres eux-mêmes, pour avoir été témoin de leurs défaillances, pour avoir rencontré parmi eux le souci constant des biens de ce monde et le mercantilisme qui les procure, je ne crois plus !

Et il me semble qu'il fait nuit en moi, comme si quelque lumière intérieure s'était éteinte !

Oni, on peut souffrir de ne plus croire, et, malgré tout, par atavisme peut-être, toujours nous regrettons la foi perdue vers laquelle nous tendons en vain nos bras suppliants !

Et ce ne sont pas seulement les intellectuels qui souffrent, c'est le peuple lui-même ! Et le peuple est plus malheureux encore, car il ne possède aucune idéale pour le guider, aucune espérance pour le consoler.

Le ciel est vide, lui a-t-on crié ; Dieu n'existe pas, et ses prêtres sont des imposteurs !

Hélas ! c'est toute une morale qui s'est écroulée, une morale d'amour et d'espérance ! Les pauvres gens vivaient jusqu'alors, crevant de misère, molestés par les puissants, courbant l'échine sous tous les jougs, mais résignés : une fable divine leur avait enseigné qu'il est un au-delà où toutes leurs misères seraient finies, où toutes les iniquités dont ils avaient souffert seraient réparées, où il serait donné à chacun selon ses œuvres, où le méchant et l'injuste seraient punis terriblement.

Qu'importait cette existence de douleurs ? que faisait que le mal régnât sur la terre ? Le peuple poursuivait son rêve, levant les yeux vers ce paradis qu'on lui avait promis dix-huit siècles auparavant en récompense de sa sublime résignation.

Le chant des cérémonies pompeuses du christianisme, la douceur des doctrines balbutiées dès l'enfance, les fables merveilleuses de l'agneau de Dieu immolé pour la rémission de ses péchés, les miracles du Christ, tout parlait à ses sens encore grossiers, épris de légendes. Car le peuple a l'âme ingénue des enfants. C'étaient d'autres contes de fées plus beaux, poétiques, plus consolants que ceux dont les mères-grandes amusaient les vieillées.

Les prières étaient comme un baume posé sur les douleurs des malheureux ; sans savoir au juste ce qu'elles disaient, on les adressait d'un cœur fervent, là haut, quelque part où l'on espérait qu'elles seraient entendues et exaucées.

Et une grande paix tombait en vous ; un souffle rafraîchissant de miséricorde passait sur les fronts.

De crier ses peines et ses douleurs vers le ciel, il semblait qu'elles s'évanouissaient comme un mauvais songe !

Et comme elle était facile à pratiquer cette morale, et comme elle était belle ! Elle enseignait le pardon des offenses et recommandait la fraternité ; elle était toute douceur, toute bonté, miséricorde ! qui la suivait, vivait selon toute justice, la conscience en paix, l'âme parfumée d'amour.

Rien ne prévalait contre les fidèles, ni les souffrances, ni les iniquités, ni les tortures, ni dans Rome hurlante, en proie au délire des supplices et du sang, la dent des lions et la torche des bourreaux !

Et ce n'est pas là privilège de la religion catholique, car tous, quels qu'ils soient, qu'ils adorent Allah, Bouddha ou même les horribles divinités du panthéisme africain, s'ils ont la foi, sont pareils aux premiers chrétiens. Les Gaulois, nos pères, n'étaient pas moins braves et n'envisageaient pas la mort avec un moindre mépris !

Tout doucement, la foi s'en est allée.

Ah ! les plus coupables ne sont pas ceux qui journellement sont attaqués, vilipendés par les réactionnaires ; ce sont les prêtres eux-mêmes qui, en abandonnant la voie tracée par le Christ et en ne conformant pas leurs actes avec ses enseignements sublimes, ont dessillé les yeux des fidèles longtemps aveuglés par la merveilleuse vision des paradis éternels et, du haut de leur rêve, les ont fait retomber lourdement sur la terre !

Ce sont eux qui, marchands du temple, ayant transformé la maison de prière en "caverne de voleurs," en ont éloigné les honnêtes gens indignés !

Mais, malgré tout ce que nous avons vu de faussetés et de turpitudes, malgré les heures pénibles que nous avons tous traversées, quand nous nous débattions en de honteux marchés où la prière pour nos chers morts nous était mesurée d'après un tarif, malgré le matérialisme qui, lentement, a monté autour de nous et nous submerge presque entièrement, nous jetons vers notre passé d'heureuse crédulité des regards de regret et d'envie.

Qui sait ? il est peut-être un au-delà . . .

Et quel est celui d'entre nous, en dépit des railleries faciles et des négations consenties par respect humain, qui n'a pas, à de certaines heures, sentir refluer en son âme meurtrie le rameau toujours vert des mythes éternels et songé avec douceur que ceux que nous avons aimés ne sont pas morts tout entiers, que quelque chose d'eux subsiste, flotte autour de nous et nous enveloppe d'un souffle frais de tendresse et de pitié ?

Heureux ceux qui croient ! . . .

Heureux, ceux qui ont mis leur âme toute entière au service de leur Dieu ou de leur idéal !

Heureux, trois fois heureux, ceux qui meurent avec la conscience en repos, ayant toujours cherché le bien, pratiqué la justice et respecté la vérité.

Ceux-là peuvent être nés sous d'autres latitudes que la nôtre, ils peuvent adorer d'autres dieux, ils peuvent même n'en adorer aucun, ce sont des sages et des justes qu'il faut admirer et devant lesquels nous devons nous incliner. Leur vie n'a été qu'une longue suite de vertus et, derrière eux, ils laissent comme un parfum doux et pénétrant qui embaume les cœurs et les rend meilleurs.

ROBERT DE CANTELOU.

BAUME RHUMAL

Combien de maladies de poitrine, combien d'inflammations de poumons, et combien de bronchites seraient évités si, dès que la toux vous prend, vous usiez du BAUME RHUMAL

3

La dogmatique de l'amour

Avignon aurait-il le privilège des schismes, que son archevêque, pour avoir étendu, protectrice, sa main pastorale sur le projet d'éducation de la Révérende Mère Marie du Sacré-Cœur, a si profondément divisé l'épiscopat et le monde catholique ?

De quoi s'agit-il ? D'une refonte de l'enseignement. Sœur Marie du Sacré-Cœur, et l'on ne saurait que l'en louer, dans l'ombre desséchante du cloître, à médité sur l'un des plus vastes et des plus complexes problèmes contemporains : l'éducation de la jeune fille. Elle a mûri dans la méditation une réforme des habitudes enseignantes du couvent, qui ne sont plus, à son sens, en harmonie avec les exigences de la société moderne. Elle a conclu à la création d'une école normale catholique sur le modèle de celle de Fontenay. Elle a exposé dans un livre ses idées : ce sont peut-être aussi celles de M. l'abbé Naudet, qui, en les revêtant d'une robe de nonne, leur a donné un tour piquant.

Ce programme fait la plus large place à la "dogmatique de l'amour" qui serait enseignée aux jeunes filles, dès l'âge de la puberté, par leur maîtresses religieuses sans vœux, ni cloître. Ceci a été exposé, comme nécessaire, dans un nouveau livre dû à la plume éloquente de Mme la vicomtesse d'Adhémar, protestante convertie et auxiliaire de sœur Marie dans cet apostolat.

Ce livre osé — et dont la lecture n'est point stérile, en ce sens qu'elle incline à de graves méditations sur les thèmes en apparences les plus légers — est préfacé par l'archevêque d'Avignon. Et l'admirable c'est qu'il l'a lu, et si bien, si attentivement que sa préface le résume avec une rare fidélité.

Vous voulez, dit-il, donner un aliment salutaire au désir de jouissance qui travaille la nature humaine et combattre par ce moyen la funeste influence des romans passionnés de notre temps. Vous montrez avec l'éclat de l'évidence ce que l'on a oublié dans l'éducation moderne : que l'innocence n'est pas l'ignorance, et jamais l'ignorance n'a pu être la vraie gardienne de l'innocence : mieux vaut, quand le moment est venu, mettre la jeune fille en face de la vérité qui bientôt se révélera à elle de mille manières diverses, lui en inspirer le respect et lui montrer les grands devoirs que cette vérité impose.

Vous exposez enfin une dogmatique de l'amour, vous montrez la grandeur et la sainteté de l'amour humain, de l'amour conjugal, même dans celui des éléments constitutifs de cet amour qui appartiennent à l'ordre naturel et matériel.

C'est la première fois qu'un prélat tient ce langage : Molière ne le désavouerait pas ; à moins que tout de même il n'estimât que l'archevêque d'Avignon, en si scabreuse matière, ne s'avance beaucoup. Le puissant comique ne souhaiterait point pour Agnès une ignorance sottile et puérite ; il entendait que l'amour lui serait à l'heure dite, un révélateur puissant.

Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous dit-elle à l'amant trop mûr pour sa tendresse. Ces deux mots d'Horace, et qu'Horace ne manque jamais de dire aux plus nices Agnès, ont détourné les mères des trop savantes ébauches. Elles n'ont pas pensé, jusqu'ici, qu'il était indispensable de mettre — "quand le mot est venu" — leur fille en face de la vérité qui se révélerait à elles tôt ou tard. Elles ont supposé que ces lumières se font jour, une à une, dans les cerveaux innocents, qu'elles y entrent par les yeux et par les oreilles que la plus pure ne défend pas contre les curiosités, soupçonnant fort et de bonne heure que ce n'est point par là que les enfants se font. L'âge d'or, l'âge de l'idylle est loin derrière nous : Daphnis et Chloé sont des êtres charmants, mais à leur embarras à nouer leurs bras qui s'appellent, on devine que n'existaient, en Arcadie, ni lycées, ni couvents. Lycéon qui les vit, eût d'eux quelque pitié, et à Daphnis, que les jeux de ses n'avaient pas éclairé, elle expliqua, sans le verbe, la dogmatique amoureuse de Mme d'Adhémar. Longus assure qu'aux premiers gestes, le candide Daphnis com-
"nature en ceci, dit le poète, l'instruisant assez."
A ses pieuses normaliennes, — et devant même que le berger ait fait retentir dans le cœur troublé l'air victorieux de ses pipeaux — l'archevêque d'Avignon demanderait qu'elles exposassent la théorie dont Lycéon ne savait qu'exposer la pratique au bel Ephèbe qui s'en devinait confusément instruit.

Mme la vicomtesse d'Adhémar complétant l'œuvre réformatrice de sœur Marie, sous le couvert de cette haute autorité épiscopale, prononce en toute tranquillité et, dans la révolution qu'elle appelle, n'y va pas de main morte. Elle aborde d'un front serein le scabreux problème de l'édu-

cation de l'esprit vers la révélation des sens, et à la pudeur, qui pourrait s'en froisser, jette cette définition : "La pudeur est l'hypocrisie du sensualisme". N'est-elle que cela ? N'y a-t-il pas, chez la vierge, un sentiments de retenue et de décence, qui est comme le plus délicat de ses apanages et la plus brillante de ses parures ? La pudeur ne serait-ce que le faux-semblant du désir ? Quelle illusion voudrait-on nous ôter, qui nous est précieuse et que nous garderons quand même devant la chaste grâce de la seizième année ?

Il y a des pudeurs jouées qui sont des hypocrisies — mêmes hypocrites, elles ne sont pas sans attrait — et pourtant l'on conçoit les critiques qu'elles soulèvent dans une âme franche et bien née. Sœur Marie et Mme d'Adhémar sont fondées à regretter les excès de pruderie qui, dans l'éducation, montent trop effrontément à la vie ou qui exaltent, au détriment des fins de l'espèce, la seule virginité : "La virginité, si belle, si supérieure, car elle procède de l'esprit de pénitence, de sacrifices et de dévouement, gâte, hélas ! quelquefois sa transcendante beauté par une sorte d'orgueil contempteur du mariage." Juste critique de la vanité de quelques nonnes enseignantes ; mais n'est-ce pas les jeter dans un excès contraire que d'attendre d'elles qu'elles façonnent des précocités comme cette Jacqueline Pascal, citée en exemple, qui, à onze ans, invitée par Richelieu à disserter sur la grossesse de la reine, s'en acquitta dans la perfection.

Si les dames du préceptorat chrétien réussissent dans leur entreprise, elles se proposent de moraliser le mariage en lui ôtant le danger de la brusque révélation. La femme sera instruite de ce commerce dès l'enfance à propos des soins hygiéniques, au cours des lectures romanesques. "Car la lecture fait naître un grand nombre de circonstances favorables aux initiations délicates." L'élève interrogera, et la sœur ou l'institutrice, rompant en visière avec les préjugés, lui expliquera "que l'exercice normal des sens n'est pas un péché mais une fonction", ce dont en effet il faut convenir. Et élargissant le cercle de ces connaissances, elle l'instruira que cette fonc-

tion se complète avec l'époux, mais devient péché par l'abus, même dans le mariage. "J'ai pensé, dit enfin Mme d'Adhémar, avec une éminente Religieuse, qu'on devait désormais renoncer à remplacer, dans l'éducation des jeunes filles, le mot "amour" par le mot "tambour."

C'est ce qu'à pensé également l'archevêque d'Avignon au grand scandale de quelques collègues — non que ceux-ci fussent au "tambour," mais il leur paraissait plus simple de ne pas insister sur la rime — au nom de la raison. Mgr Sueur aurait dû répliquer de sa bonne encre. Dupanloup, en pareille aventure, paya de sa personne, et de sa crosse crossa ses détracteurs. Le grand moraliste chrétien ne laissa point la polémique s'égarer jusqu'à Rome. Il n'alla pas demander au Pape de se faire l'arbitre d'une querelle qui, pour être féconde, appelle de longues controverses. Mgr Sueur est allé à Rome il a vu le pape. Léon XIII a écouté, et Léon XIII n'est pas pour qu'on dise "tambour." On le fait connaître au monde catholique, divisé sur une question de morale intime, fort brûlante, dont bien à tort une partie de l'épiscopat s'efforce, de faire, en compromettant le Souverain Pontife une question de dogme.

Dans cette refonte de l'instruction des filles, il y avait à introduire plus d'une nouveauté ; c'est possible. Mais les mères de famille s'avouent troublées, quoi que disent, pour les rassurer, une religieuse, une grande dame, seize évêques et le Pape de ces hardiesses qui heurtent leurs plus intimes scrupules. Si nous entendons bien les clameurs qui s'élèvent, elles prouvent que l'amour expérimental est une question un peu suspecte pour des programmes qui, entre tant d'examen, ne comportent pas celui de Flora.

GEORGES MONTORQUEIL.

C'EST INSTANTANÉ

La première cueillérée de BAUME RHUMAL arrête instantanément la toux. Une bouteille vous guérira, le remède est infailible. G

QUELQUES PREUVES

Le hasard qui fait bien les choses, a mis sous mes yeux un livre fort intéressant ; il est intitulé : *Le grand péril de l'Église de France au XIXe siècle* par l'abbé Bougaud, vicaire général d'Orléans, Paris, Poussielgue, 1878.

En le feuilletant j'y ai trouvé des preuves de ce que j'avais avancé en différents articles.

Je ne peux m'empêcher de les donner ici ; elles appuieront mes dires et ne passeront pas pour suspectes.

Naturellement le "grand péril de l'Église de France" c'est la ruine de son influence et de son autorité. "Comme dans une catastrophe de fortune on se réduit au strict nécessaire : ainsi l'Église de France a vu disparaître, emportés par l'orage, une foule d'institutions qui lui rendaient d'imminents services. Elle n'a plus de chapitres (du moins ils sont si restreints, si réservés à un si petit nombre de vieux prêtres,) plus de collégiales, plus d'Universités [elles ne sont que renaitre,] plus de bénéfices sans nombre où pouvaient s'abriter une foule d'hommes capables d'être d'excellents prêtres, mais absolument incapables d'être curés ou vicaires." — p. 85

Tout cela n'est plus : mais reviendra peut-être ; à deux conditions, l'une c'est que les prêtres soient plus nombreux pour leur œuvre de progande, l'autre c'est que cette œuvre s'exerce dans un certain sens.

Le recrutement est difficile — et l'auteur s'il écrivait aujourd'hui le constaterait plus âprement encore. A l'appui de sa thèse, il cite une lettre de Mgr Gignoux, évêque de Beauvais du 19 mars 1873, où il est dit : "Dans le mariage une stérilité trop souvent calculée par un égoïsme criminel est, hélas ! un déplorable obstacle aux vocations saintes." — p. 84.

Néanmoins ces vocations sont encore possibles et si elles ne se produisent pas c'est qu'il y a de la faute de ceux qui doivent les provoquer "On m'a cité, déclare l'auteur, un grand collège de Paris, dirigé par des prêtres, renfermant chaque année 400 élèves et d'où, en dix ans, il est sorti une seule vocation ecclésiastique. Eh bien !

on ne m'ôtera pas de l'esprit, que s'il n'y en a pas en pas en davantage, c'est purement et simplement la faute de ceux qui dirigeaient cette maison." — p. 39.

Suit le moyen de déterminer ces vocations :

"Quelquefois, cependant, quand la vocation est entrevue, pour la faire éclore, on dit un mot, très court, très discret. Mais rarement ce mot vient du père. Cela se voit pourtant : " Cher enfant, dit un père, puisque tu aimes tant à aller à l'église et — avec un doux sourire — " puisque tu prêches si bien, tu devrais te faire prêtre." Deux grosses larmes roulent dans les yeux de l'enfant, qui devient prêtre, missionnaire, martyr. C'est le vénérable Perboyre." — p. 98.

La propagande est indiquée à la page 81 : " Les descendants des antiques races se sont retrouvés tout entiers sur nos champs de bataille et les croisés les auraient reconnus pour leurs fils. Ils remplissent l'école polytechnique et l'école St-Cyr. Ils ont une situation considérable dans l'armée et ils préparent, en silence, un des éléments de la génération future."

Et plus haut, p. 60. " Et ici, je louerai bien haut, les pères jésuites qui, dans leurs grands collèges, sans fausse honte, avec une modestie dont on est capable que quand on est très fort, n'ont pas hésité à appeler, pour les aider, les plus savants professeurs de l'Université. Véritable coup de génie, avec lequel ils ont fait dans les écoles militaires de l'Etat une trouée qui est un des plus grands événements religieux de ce siècle."

Depuis 1878, date de la publication de ce livre, le temps a marché. A-t-il marché dans le sens que préconisait l'abbé Bougand ? A ceux qui savent regarder et voir de répondre.

MAURICE DUMOULIN.

NETTOYAGE COMPLET

La toux, le rhume et leurs tristes conséquences sont balayés par l'emploi du BAUME RHUMAL.

DE SHANG-HAI A CEYLAN

(Suite)

Sa Majesté Extrêmement Orientale nous attendait sous un hangar de quinze mètres de long, au plancher recouvert de nattes, ouvert de trois côtés. Sur le quatrième s'élevait une sorte de réduit, clos de jalousies vertes. Ce théâtre, à l'opposé de ce qui se passe d'ordinaire, était occupé par le royal spectateur et ses invités. Les ministres étaient accroupis par terre au pied de l'estrade. La cour, les fonctionnaires, un orchestre féminin et d'innombrables marmots des deux sexes, tous plus ou moins assis à l'orientale, bordaient d'un quadruple rang le carré long de la salle, éclairée de lampadaires primitifs et puissants, dont un récipient d'huile, où brûle une énorme mèche, fait tous les frais. Cette huile se consume si rapidement qu'il faut la renouveler sans cesse, opération très amusante... pour ceux qui la contemplent. Car, l'étiquette cambodgienne défendait que personne se tienne debout en présence du roi, ou lui tourne le dos. Le Grand Lampiste du palais passe toute la soirée à se traîner de candélabre en candélabre, tantôt sur une moitié de son séant, tantôt sur un poignet, tantôt sur un genou, mais toujours de côté, à la façon d'un crabe énorme et particulièrement agile.

Les danseuses, cousines germaines de mes anciennes connaissances de Siam et de Java, sont au nombre de dix : six adultes et quatre fillettes, dont cette séance, d'après ce que veut bien dire le roi dans un français quelque peu pénible, est le début dans la carrière. Enveloppées étroitement, de la cheville au menton, sous d'admirables étoffes toutes raides de broderies, coiffées d'une tiare d'or et de diamants, d'un pied de haut, le visage tout blanc de fard, les traits figés dans une impassibilité marmoréenne, ces ballerines, sont occupées bien plus d'accomplir quelque rite lent et sacré que d'éveiller, par leurs mouvements et leurs attitudes, la moindre pensée voluptueuse. Une demi-heure suffit largement à rassasier les yeux ; quant aux oreilles, au bout de cinq minutes elles demandent grâce à

l'orchestre, qui, bien entendu, n'en souffle, n'en racle et n'en tape que de plus belle dans ou sur des instruments qui font un bruit épouvantable.

De temps en temps, sur un signe du roi, son épouse favorite sortait de derrière les jalousies vertes pour prendre les ordres du souverain et les faire parvenir à destination. C'était une assez belle personne, dont le corps plantureux était roulé, de la taille au milieu du mollet, dans une pièce de soie d'un violet sombre. Autour du buste, irréprochable, une draperie purement décorative, couleur souffre, voltigeait agréablement. Les cheveux, très noirs, étaient coupés à la Bressant, selon la mode des femmes d'ici, qui ont toutes l'air de relever d'une fièvre typhoïde. Quant à Sa Majesté, elle portait des souliers vernis, des bas blancs, un pagne ou "sarnpot" de soie disposé en façon de culotte courte bouffante, une jaquette noire, et une cravate de satin bleu, retenue par une broche en diamants comme nos bourgeoises cossues en mettent aux brides de leurs chapeaux. Au mur, entre le portrait de Napoléon III et celui de l'impératrice Eugénie — retard ou malice ? — la coiffure intime de Norodom était accrochée, un bonnet grec tout ruisselant d'or et de pierres précieuses. Un chambellan m'a fait l'honneur d'accrocher mon casque indien, quelque peu fatigué par le voyage, à la patère voisine. Hélas ! il n'y a pas eu échange de couvre-chefs à la sortie.

Si je ne suis pas allé aux ruines d'Angkor, situées à vingt-quatre heures au nord de Phnom-Pen, c'est (je tiens à le dire par respect pour ma réputation de touriste) que je les connaissais déjà. Honte au voyageur qui, faisant un séjour dans l'Indo-Chine, recule devant une excursion aujourd'hui très facile, grâce aux bateaux commodes des *Messageries fluviales* !

Ces ruines, maintenant cachées sous les ombrages d'une forêt géante, sont les mieux conservées et les plus grandioses qu'il y ait au monde. Elles comprennent d'abord une ville dont les remparts, encore debout après six siècles, ne sont qu'un bas-relief merveilleux, se développant sur une longueur de quatorze kilomètres. Les monuments publics de cette cité, dont l'opulence

passée défie l'imagination, sont dignes de l'enceinte chargée de les défendre.

À trois kilomètres de la ville d'Angkor, comme pour l'éloignement des bruits humains, les Khmers avaient bâti le temple le plus colossal que la main de l'homme ait élevé à la Divinité. C'est une île artificielle, quadrilatère parfait, dont le côté formant façade mesure un kilomètre, tandis que la profondeur est du double. Bordée de terrasses monumentales, reliées à l'extérieur par des ponts dont chacun occupe autant de sculpteurs qu'une de nos cathédrales, dominée par une tour au profil indien de deux cents pieds de haut, la gigantesque pagode étale encore, à peu près au complet, le prodigieux labyrinthe de ses cours, de ses colonnades, de ses édifices mystérieux, de ses temples, dont un seul déronie huit cents mètres de bas-reliefs, sortis, on le dirait, du burin d'un orfèvre qui dédaigna l'or pour le granit.

Hélas ! il faut aujourd'hui saluer de loin ces merveilles ! Les jours, les semaines, les mois s'écoulent. La France est encore à cinq mille lieues. Et, le 1^{er} septembre, le *Djemma* doit me prendre à son passage à Saïgon.

Jendredi, 4 septembre

Singapore, vingt-quatre heures d'arrêt ! Encore une île qui trainait sur l'Océan, et que les Anglais, gens soigneux, ont mis dans leur poche. Ici, nous ne sommes qu'à vingt-cinq lieues de l'équateur, et la grande plaisanterie consiste à faire croire aux illettrés qu'on le découvre quand le temps est clair.

Rien de curieux à voir dans la ville. Un hôtel immense, assez bon, où l'on est servi par des Malais, de même qu'à Hong Kong le personnel est chinois. Une église protestante, néo-gothique des casernes, des banques, des maisons regorgant, de la cave au grenier, de sacs qui font éternuer, des photographes, des marchands de perroquets, des épiceries et des quincailleries européennes, des blanchisseries chinoises, des bries-à-brac indiens, des cabarets de toutes les nations connues, des tailleurs, des cordonniers et des consuls, un soleil qui vous tue en cinq minutes, s'il vous touche le crâne, voilà Singa-

pore tel que je l'ai vu déjà et tel que je retrouve sans grand enthousiasme.

Si le lieu manque d'intérêt par lui-même, il se recommande par deux belles promenades. L'une est Java, que l'on peut gagner d'ici en trente-six heures de paquebot, Mais c'est encore trop loin pour un homme pressé qui rentre au logis, ayant déjà trente mille kilomètres dans les jambes. La seconde promenade, que j'ai faite ou plutôt refaite, est l'un des plus merveilleux jardins dont une cité puisse être fière. C'est un vrai parc, jeté comme une draperie de verdure exotique sur les ondulations d'une chaîne de collines charmantes, d'où l'on domine la rade au nord, et d'où l'on découvre la haute mer semée d'îlots nombreux à l'ouverture du détroit de Malasca. J'ai fait cette fois une visite nocturne au jardin, où la musique militaire anglaise, remarquablement bonne, jouait de neuf heures à minuit. Le soleil, ici, est traité comme un maître de maison désagréable, dont on attend le départ pour s'amuser.

A suivre.

LÉON DE TINSEAU.

L'EGLISE SE MEURT !

L'église se meurt !

Du moins, la *Vérité* de Paris nous l'apprend et la *Vérité* s'y doit connaître, puisqu'elle est rédigée par les disciples de Veillot, resté fidèle loyalement à toutes ses opinions, même monarchiques.

Et la *Vérité* le crie, le clame de toutes ses forces ! mais elle prêche dans le désert.

Le gouvernement français, sourd aux pétitions des princes de l'Église, ne veut pas modifier la loi sur les fabriques. Il entend percevoir intégralement l'impôt d'accroissement. Il poursuit l'œuvre de laïcisation scolaire.

C'est la " persécution, " d'après la *Vérité*

Mais voici que cela ne saurait lui suffire :

" Nos maisons religieuses de femmes mises à l'encan l'une après l'autre, nos dernières écoles congréganistes laïcisées, nos églises livrées, pour

la gestion de leur revenus, aux mains des percepteurs. "

Voilà un dur calice sans doute : cela n'atteint cependant pas l'Église dans sa source de vie.

Tout au contraire sont les desseins du gouvernement actuel, et ils font trembler la *Vérité*.

M. Brisson a soumis, en effet à la délibération du Conseil d'Etat la question suivante :

" Les fabriques, curés ou desservants ont-ils le droit de quêter dans les églises pour les pauvres ?

" Dans la négative, à qui appartient ce droit ? "

Grave, très grave question dont la *Vérité* a de quoi s'étonner !

Si les curés n'ont pas le droit de quêter, c'en est fait de " l'entretien de l'Église, des écoles chrétiennes libres de la paroisse, des pauvres de la paroisse, du denier de saint Pierre lui-même. "

Du coup, plus de richesses dans l'église, plus d'écoles congréganistes privées, plus d'appointements aux vicaires, — et plus de vicaires probablement, — plus d'œuvres de bienfaisance, et sans doute alors plus de dévots ; enfin plus de pèlerinages possibles. Et il n'est pas jusqu'au Pape dont les revenus baisseraient au point de l'obliger à tirer profit des qualités qu'il vient de révéler comme librettiste !

Nous concevons sans peine les craintes douloureuses de la *Vérité*. Mais il ne nous est pas permis de les partager.

Toute réduction de l'influence de l'église est un pas fait dans le sens de l'émancipation humaine par le développement scientifique de la conscience morale, que l'obscurantisme religieux ravale au rôle d'automate passif de l'obéissance à des mythes et à des puissances imaginaires.

Et nous ne pouvons que nous réjouir de voir le gouvernement républicain travailler courageusement et sans relâche à débarrasser l'humanité des conceptions enfantines à l'aide desquelles on atrophie les cerveaux et prépare ainsi les hommes à être de bénévoles instruments d'exploitation pour ceux que la naissance a mieux favorisés.

CLAUDE NOUBRY

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

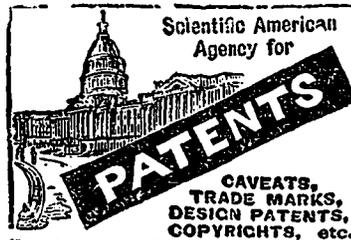
"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de elous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—
 HENRY WESTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
 Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago.

1886



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 Broadway, New York.
 Oldest Bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Specimens illustrated. Do not direct
 man should be visited in Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 a month. Address, MUNN & CO.,
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX

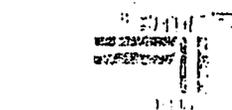
Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—
 E. M. BRAWLEY, D.D.,
 Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
 Remède à la Perte de la Voix



Wanted—An Idea Who can think of a simple and cheap way to protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

1886
 MUNN & CO.
 361 Broadway
 New York City